

Les envies de Madame

de Pauline Verduzier

Elle se demande comment elle va s'appeler. Est-ce que ce sera Elena, Jacqueline ou Leïla ? Ou bien Pierre, Jean-Marc ou Pablo ? Quel âge se donne-t-elle, aujourd'hui : vingt-deux, trente-cinq, cinquante-six ans, peut-être soixante-dix ? La lumière du boulevard inonde la chambre. Son ombre se découpe sur le lit défait. Assise à sa table de travail, elle se masse les reins. L'écran de son ordinateur luit devant ses yeux. Une fois n'est pas coutume, elle doit encore se glisser dans la peau d'un narrateur fictif pour inventer des scénarios salaces en six mille signes. Elle fixe les lignes qu'elle vient de rédiger. C'est l'histoire d'un quinquagénaire qui louche sur le décolleté de son employée de vingt-cinq ans. Un soir, celle-ci lui déballe sa vie autour d'un verre : son mec est impuissant ; la frustration de ne jamais être remplie l'accable. Alors, elle se jette sur la queue de son patron, sitôt passée la porte de sa maison.

Elle a l'impression d'avoir déjà écrit ça cent fois, à quelques variantes près. À la place du patron, il y a eu le voisin, la belle-mère, la belle-sœur ou le beau-frère. À la place de la jeune fille, mille autres interdits. Le mari de la meilleure amie, le prof de lettres, le kiné ou le jardinier.

Chaque semaine, elle consacre quelques heures de son emploi du temps à ce travestissement épistolaire. Tous les mois, une revue pornographique hétéro datant des années 1970 publie ses nouvelles érotiques. Elle y a été embauchée un peu par hasard. Ses historiottes accompagnent des photos explicites, comme pour un roman-photo. Vulves, pénis, coïts et bouts de corps



My name is Dito.
i'll be your mistress tonight.

RTIC

divers sont disposés sur les pages de papier glacé. Pour quelques dizaines d'euros le feuillet, son travail est de composer ces récits en changeant le style, les intrigues et les pratiques. Sa mécanique est implacable : deux partenaires ou plus, une situation réprouvée par la morale, du sexe oral, des pénétrations et des orgasmes. Ça fait cinq ans qu'elle fait ça. Ce boulot a payé l'apport de son appartement. Ça avait été excitant. À présent, c'est plutôt redondant. Tel un robot, elle tape ses inventions du jour.

Ses personnages n'ont rien à voir avec elle. Ce sont de parfaits inconnus tirés de son générateur à fantasmes. Il y a des femmes qui soumettent leurs amants, des couples mariés qui réinventent leur sexualité, des silhouettes indistinctes qui se perdent dans des partouzes. Ses préoccupations personnelles déteignent parfois sur ses protagonistes. Quand elle cherchait un appart, elle a imaginé un scénario pas très politiquement correct avec une fille en galère de logement, qui décidait de soudoyer un agent immobilier en usant de ses charmes. Lorsqu'elle s'est fait virer de son dernier job, elle a inventé un personnage sulfureux de syndicaliste : une femme très chaude qui, de rage, s'asseyait sur le visage du responsable des ressources humaines. Après une rupture, elle a pondu l'histoire d'une nana qui retrouvait son ex toxique avec un désir de vengeance chevillé au corps. Elle l'attachait pour le fouetter et le contraindre à la lécher pendant des heures.

Aujourd'hui, elle a trente ans et elle est un peu moins créative qu'avant. Peut-être parce qu'elle n'a plus que des problèmes de riche. Elle vit en couple hétérosexuel monogame et, détail qui a son importance, elle est heureuse. Ses névroses s'apaisent dans le cocon de stabilité et de chaleur de son foyer. Elle mène une existence tranquille de scénariste et d'autrice de textes pornos. C'est sa seule excentricité. Sa belle-mère n'est pas au courant de ce job alimentaire. Son grand-père vaguement, mais elle évite

de mettre le sujet sur le tapis. Avec son mec, elle n'en parle pas tellement non plus. Cela ne nourrit pas de jeux sexuels entre eux, ni d'envies de libertinage.

Lui est un architecte au sourire radieux et à la générosité sans faille. Un mec dont la masculinité est à l'opposé du virilisme toxique, qui assume davantage de tâches ménagères qu'elle et avec qui elle ne s'est jamais sentie comme une servante ou un objet sexuel. Elle en est tombée folle amoureuse dix ans plus tôt. Ils vivent ce que la presse magazine appelle une sexualité à la papa, « vanille ». Sous-entendu : pas très originale, car conforme à l'hétéronormativité dominante. Elle déteste cette expression, « vanille ». Autant dire fadasse ou sans goût. À son avis, leur lit conjugal est au contraire un lieu de plaisirs simples, de tendresse et de sécurité.

Elle a vécu par le passé des histoires plus tumultueuses, qui lui ont collé un désir ardent entre les pattes. Et puis elle a arrêté d'érotiser les figures de *bad boys* trop intenses dans leur possessivité déguisée en passion charnelle. Au fil du temps, son désir s'est transformé. Elle en a moins qu'avant, c'est certain. Mais elle aime comme jamais elle n'a aimé. Elle a toujours envie de sa peau contre la sienne, même après des années à le côtoyer. Elle le trouve beau. Sa bouche, ses yeux noirs, ses boucles, ses bras autour d'elle. Son corps se réchauffe à la pensée qu'il sera là le soir, à l'accueillir dans leur appartement. Elle est au courant des rapports de domination qui existent dans le couple hétéro, mais elle n'a jamais cherché à politiser son espace domestique outre mesure. Trop prise de tête. Elle se demande quel genre de scénario érotique elle pourrait tirer de ce bonheur conjugal. Sa vie ne pourrait pas vraiment faire l'objet d'un de ses textes, tout le monde trouverait ça assommant d'ennui. On lui demande souvent lequel des fantasmes de sa collection elle aimerait assouvir. Elle ne sait pas répondre à cette question. C'est peut-être parce qu'elle bosse dans le cul depuis des années qu'elle ne ressent pas

l'envie d'une sexualité alternative ou multiple. Dans un podcast, elle a entendu un gérant de club échangiste expliquer que la levrette du samedi soir avec sa femme suffisait à son bonheur. Elle s'est un peu reconnue dans ces propos. Ça l'émerveille que son imaginaire fantasmatique continue de fonctionner de la sorte, sans qu'elle réalise jamais les fantasmes qu'elle décrit. En pensée, sa vie érotique n'a rien de vanille.

*

Elle pose les mains sur son ventre. Son utérus palpite. Elle attend un enfant. Elle espère qu'il ressemblera à son homme. C'est son quatrième mois de grossesse. Après les nausées vient le stade de l'éclat maternel. « *Girl, you've got the glow* », susurre à ses oreilles un podcast d'accompagnement prénatal cucul. Mais c'est vrai, ça, se dit-elle. T'es une sacrée bombasse depuis que t'as relevé la tête de la cuvette des toilettes. Dans le miroir de la salle de bains, elle ne se lasse pas de regarder son ventre prendre du volume. Une rondeur douce au milieu de sa minceur. Sa poitrine est quadrillée par les veines ; certaines s'entrelacent autour de ses épaules comme des plantes grimpantes. Le bronzage doré de l'été sur le décolleté adoucit un peu leur tracé. Le galbe de ses seins n'a jamais été aussi harmonieux. Avec des obus pareils, elle pourrait poser à poil pour la revue porno, il suffirait de photoshoper les veines. Les aréoles se sont élargies et assombries. Ses cheveux aux reflets dorés en caressent la pointe. Sa peau est tendue comme celle d'une pêche rebondie. Elle a arrêté de mettre du rouge sur ses lèvres et sa bouche est naturellement rose, pulpeuse comme une framboise. Elle se trouve désirable. La cambrure des reins accentuée par l'arrondi du ventre est presque provocante. Elle porte souvent une longue robe verte de grossesse, très moulante. Dans la rue, elle sent qu'on la désire. Les gens ne remarquent pas toujours qu'elle

porte la vie, mais ça doit se sentir. La boule d'hormones ambulante qu'elle est attire l'œil.

Au début, elle était accablée de fatigue et dégoûtée de tout. Désormais, elle se perçoit, non sans arrogance, comme une petite bombe sexuelle. Les mecs qui la lorgnent, elle pourrait les mordre, les déchiqueter telle une chienne enragée s'ils osaient la toucher et menacer l'être couvé. Elle pourrait aussi les baiser si elle le décidait, avec toute la tension animale qui circule dans ce corps tout-puissant. Quand elle marche, elle sent son cul pointer vers l'arrière, et son ventre et ses seins se tendre vers le ciel. Si elle se croisait dans la rue, elle aurait envie d'elle. Elle n'a jamais été aussi fière, aussi épanouie et vivante. Elle ne pense plus qu'à ce qu'elle mange, à ses sensations, à son sexe et à son ventre.

À la fin du troisième mois, le désir est un peu revenu. Puis ils ont vu l'enfant à l'échographie : le fœtus dansait. Leur amour est béat. Mais depuis cette échographie, ils n'ont pas refait l'amour. Il dit être intimidé, parce qu'il imagine le petit humain avec des pieds et des mains sous la barrière de la peau. Elle s'inquiète que leur abstinence ne dure des mois et ne s'éternise à l'infini avec le post-partum. Mais elle ne lui en veut pas. Il est juste parfait. Il parle à son ventre avec amour. Il est toujours là. À la maison, il gère toute l'intendance. Que fait la grossesse à une conjugalité heureuse ? Elle crée une complicité, un degré inédit d'intimité. Pour eux, cette intimité n'est plus aussi sexuelle qu'elle l'a été. Elle aussi, elle a du mal à lui grimper dessus comme si de rien n'était. Ils ne font pas l'amour et pourtant, le simple fait de voir son mec aussi attentionné suffit à ce qu'elle le désire toujours. Elle pourrait presque se satisfaire de ce désir théorique – même s'il est non consommé, tant qu'il est là, tout va bien. Elle ne ressent pas le feu d'artifice hormonal qu'on lui a promis, cette libido ingérable qui empêche même de travailler. Depuis qu'elle sait qu'ils vont être parents, son amour pour lui est violent,

quoique plus serein. Plus charnel, oui, mais déssexualisé. Il est déjà un peu à l'intérieur d'elle, avec ce bébé-fruit de leur union. Et lui, comment la voit-il ? « Tu es belle. Tu rayannes », lui dit-il. Il voit les gros seins, la peau resplendissante même sans maquillage, le corps plus voluptueux que d'habitude. Mais il admire sans toucher, avec une distance respectueuse, comme devant une œuvre d'art. Leur envie réciproque surgit de temps en temps, mais elle est fragile. Ils se mangent des yeux avec cette tendresse folle, sans oser aller plus loin. Un soir, il se blottit dans son dos. Elle sent son sexe contre ses fesses.

« Ça me manque, murmure-t-elle.

– À moi aussi.

– Mais t'as envie ?

– Je sais pas. »

Il l'étreint. Ils s'endorment.

Il faut dire que le champ sémantique des discours sur la grossesse est à l'opposé de l'érotisme. C'est l'angoisse, la peur de tout : de comment on s'assoit, de la température du bain, de ce qu'on bouffe. La société nous tient pour responsables de la santé du fœtus. Attention, si la femme enceinte fait un pas de travers, elle pourrait empoisonner son bébé. Choper la toxoplasmose ou la listériose. Elle ne doit pas se baigner dans un jacuzzi pour ne pas attraper de mycose ; elle doit s'enduire d'huile d'amande douce pressée à froid pour prévenir les vergetures matin, midi et soir ; elle ne doit pas faire de torsions au yoga. Les commentaires non sollicités pleuvent. De toute façon les parents deviennent des gens inintéressants, ils ne sortent plus et puis, tu verras, ça fout la merde dans le couple. Une meuf « en cloque » se résume au triptyque « vomito-nympho-cachalot ».

Pour sa part, elle dégueule les avis des autres sur sa condition. Ils ne savent rien de son état de transe quand elle sent la vie sous ses doigts posés sur son bas-ventre. Ils ne comprennent pas la sensualité inédite qui l'enveloppe. Elle se sent comme un vase

sacré. Elle voudrait qu'on lui baise les pieds et qu'on s'incline sur son passage. En même temps, elle voudrait être touchée, pétrie, qu'on attrape ses seins, ses hanches, sa bouche, que des mains parcourent toute la surface de son corps. Elle porte la vie, mais elle ne veut pas être respectée en toutes circonstances. Elle oscille entre cette envie de rester intouchable et le désir qu'on la malmène et qu'on la fasse jouir, à califourchon sur des visages dont elle ne saurait pas à qui ils appartiennent.

La dernière fois qu'elle a joui, il y a quelques semaines, elle a hurlé cette puissance qui partait de son clitoris et qui irradiait jusqu'aux commissures des lèvres. Son utérus vibrait. Ses orgasmes sont nocturnes et apparaissent au détour de ses rêves. Dans ses fantasmes oniriques, il y a le père de son bébé qu'elle supplie de la prendre. Et puis il y a d'autres hommes, qui sont peut-être lui, peut-être pas, qui sont lui et d'autres à la fois. Elle est peut-être entrée dans la phase nympho, finalement. Mais ça se passe surtout dans sa tête. Les fantasmes lui tiennent lieu de sexualité. Celle-ci se vit en pensée davantage que dans son corps. Comme si on lui avait enfilé de force cette enveloppe de respectabilité avec laquelle elle se débat. Et comme si, sous cette enveloppe, son imagination avait créé un alter ego démoniaque capable de toutes les transgressions. Dans son imagination, elle s'autorise n'importe quoi. Par exemple, elle s'agenouille devant son homme et devant d'autres queues. Elle grimpe sur eux à tour de rôle. Ou elle s'allonge et se laisse couvrir de caresses par des dizaines de mains. Elle ne veut pas tant les hommes que les mains, les langues, à moins que son esprit ne les remplace par des plumes ou des morceaux de satin qui effleurent la surface de sa peau de leurs pointes duveteuses.

Elle se souvient d'un témoignage dans un magazine féminin. Une femme racontait que son mec avait coutume de la baiser sur le comptoir de la cuisine, dans des parcs ou dans l'ascenseur avant qu'elle tombe enceinte. Quand elle a donné naissance à

leur enfant, il n'a plus voulu la prendre n'importe où, car il la voyait comme nimbée d'une auréole de sainteté maternelle. Ça fait chier, quand même. Disons que ça tombe plutôt bien quand on connaît une baisse de libido, mais on aimerait ne pas avoir à choisir entre la maman et la putain.

Les représentations des mères comme des Vierges Marie sont d'une hypocrisie consternante. Se promener enceinte dans l'espace public avec un ventre apparent ou en caressant son abdomen, c'est porter sa sexualité en étendard. Ce bébé pourrait être le fruit d'une aide médicale à la procréation, mais il est plus probable qu'il soit le résultat d'un coït. Vous vous baladez avec la preuve la plus éclatante, la plus triomphante, que vous avez baisé au moins une fois ces derniers mois. Quand elle regarde les femmes enceintes au ventre plus proéminent que le sien, elle les imagine souvent en train de faire l'amour. Le gros ventre ne déssexualise pas. Il crie la sexualité.

La veille, elle a regardé dans son lit *Le Refuge*, de François Ozon. Dans ce film, Isabelle Carré incarne Mousse, ancienne toxicomane enceinte jusqu'aux yeux. Le père du bébé est décédé d'une overdose. Elle passe l'été dans une maison de bord de mer en compagnie du frère du défunt. Il s'appelle Paul et il s'est arrêté sur la route de ses vacances pour lui rendre visite. Il s'éternise, car ils aiment la compagnie l'un de l'autre. Paul prend l'homme à tout faire de Mousse pour amant. Mousse sort acheter sa méthadone. Un quinquà la drague dans un café et l'invite chez lui. Elle accepte. Assis derrière elle sur le lit, il pose les deux mains sur son ventre. Le geste est plus intime qu'un cunnilingus, mais elle ne le repousse pas et laisse sa tête reposer contre son torse. Certains hommes sont des fétichistes des femmes enceintes. C'est le fétichisme le plus improbable, le plus dérangeant et le plus compréhensible à la fois. Comment ne pas être attiré par ces corps qui créent la vie et clament toute l'étendue de leur pouvoir à la face du monde ? Plus tard, Mousse finit

par faire l'amour avec Paul, le frère du père du bébé. Il la prend par-derrière, étendu contre elle dans son dos. Le gros ventre ne permet pas un face-à-face. La scène est belle et excitante. Après la naissance, la nouvelle mère s'enfuit, laissant son nourrisson. Elle confie sa fille à Paul et lui promet de revenir quand elle se sera reconstruite.

Elle aime ce film et cette figure de mauvaise mère. Dans plusieurs scènes, on voit Mousse avec son gros ventre descendre des demis à la terrasse de cafés. Le genre d'images jugées aujourd'hui plus scandaleuses qu'un porno. Quoi de plus subversif qu'une femme enceinte qui fait ce qu'elle veut ? Ça ferait une bonne nouvelle érotique.

Elle repense au film de 1906 *Madame a des envies*, d'Alice Guy, la première réalisatrice de l'histoire du cinéma. Elle aussi savait très bien comment mettre en scène le scandale suprême. Dans son film, une femme enceinte en robe longue se promène avec son mari et un enfant dans une poussette. Elle manifeste des désirs impérieux qu'elle semble ne pas pouvoir réfréner. Voilà que la dame se met à enchaîner les comportements à l'opposé de la bienséance que l'on attend d'elle. La mère de famille chipe la sucette d'une fillette pour la déguster à grands coups de langue. Puis elle siffle le verre d'absinthe du client d'un troquet. Avant d'engloutir le hareng d'un mendiant. Pour finir, elle se jette sur la pipe d'un vendeur et tire de grandes bouffées dessus, l'air réjoui. À l'issue de ces méfaits, que son mari lui reproche en bouillonnant de rage, elle chute dans un parterre de choux et se relève avec un nourrisson dans les bras. Cette œuvre est brillante, hilarante.

Elle s'identifie tout à fait à cette femme qui déborde, qui a envie de mettre toutes sortes d'objets phalliques dans sa bouche. D'ailleurs, elle a tout le temps faim. Elle mange des goûters à longueur de journée. On glose beaucoup sur les fringales et les obsessions alimentaires des femmes enceintes, parce que c'est

plus acceptable que d'évoquer leurs envies les plus inavouables. Elle s'imagine en train de mordre dans un gros beignet dans la rue. Le chocolat dégringole sur son *crop top* qui laisse voir son gros ventre. Un inconnu beau gosse s'approche d'elle pour rattraper le chocolat et promène son doigt du nombril jusqu'aux seins, puis dans son cou. Ce doigt termine sa course dans sa bouche. Elle suce les traces de chocolat avec un regard de braise. Oui, *Madame a des envies* pourrait être le début d'un très bon porno, comique et féministe. Elle aimerait bien qu'elle et son mec se retrouvent quelque part entre ces deux pôles, à mi-chemin entre leur bonheur conjugal paisible et asexué et sa vie fantasmagorique débridée, dopée aux hormones.

*

La lumière du jour a décliné depuis une heure ou deux. Elle se replonge dans la contemplation de l'écran d'ordinateur. Le dossier sous ses yeux contient les centaines de textes qu'elle a écrits ces cinq dernières années. Pendant tout ce temps, elle a été une machine occupée à générer des scénarios de cul à la pelle, dans lesquels seules changent quelques données du décor ou des protagonistes. La trame reste peu ou prou la même. Simplement, elle invente une levrette dans un bureau de poste et puis, le lendemain, un plan à trois avec la nounou des enfants. Elle aime cette galaxie de gens désirants qui prennent vie sous ses doigts. Après tout, elle vit peut-être un peu en chacun d'eux, ou peut-être que ce sont eux qui existent quelque part dans son inconscient et dans celui de ses lecteurs. Elle imagine des sexagénaires bedonnants en train de se palucher pendant qu'ils lisent les pages de magazine rédigées par ses soins, après avoir descendu un pastis au PMU. L'image l'émeut vaguement. C'est pas un si mauvais job, de contribuer à la branlette des autres, peu importe qui sont ces autres. Des mecs seuls ou mariés,

peut-être pas bien déconstruits, pas bien éveillés. Elle préfère ne pas imaginer leurs visages. Juste se marrer en pensant à ce geste saccadé, presque comique, que font les mecs en tirant sur leur jonc. Cette image l'a toujours excitée. Se doutent-ils qu'une nana enceinte rédige ces historiettes qui finissent souillées de leur foutre ? Le dossier regorge de titres évocateurs : *Prise par son patron*, *Chevauché par sa colocataire*, *Orgie à six*. Elle double-clique sur un document Word pour relire son dernier texte.

C'est l'histoire d'Ève, une *working girl* mariée, rangée et fidèle. Son collègue Pierre la drague sans vergogne. Ses attentions la flattent. Il lui plaît. Elle décide de déroger à sa droiture maritale et se penche vers lui à la machine à café pour poser les lèvres dans son cou. Sa main à lui se pose sur sa cuisse à elle et remonte sous sa jupe. Ève s'échappe dans un battement d'ailes avant que les choses ne dérapent. En relisant ce texte, les images resurgissent. Les yeux mi-clos, elle les laisse venir. L'ébahissement. Elle laisse couler en elles. Elle voit les couloirs froids des bureaux, le gobelet fumant dans une main, la peau laiteuse de la cuisse sous la jupe remontée, les cheveux roux d'Ève qui cascadenent sur le décolleté rebondi sous le chemisier. Les boutons sont tendus sur la rondeur des seins. Elle-même n'est pas rousse, elle ne travaille pas dans des bureaux, mais, à cet instant, elle est Ève. La bouche nichée dans le cou de Pierre. La sève monte entre ses jambes, sous son ventre arrondi. Elle sent le contact imaginaire de la main du collègue libidineux.

Une fois retournée à son poste de travail pour reprendre ses esprits, l'employée modèle s'aperçoit qu'elle mouille. Quelques jours plus tard, un pot d'entreprise a lieu dans un hôtel sans charme. Pierre est venu avec un autre collègue, tout aussi beau et tout aussi intéressé par Ève. Elle sent leurs regards chargés de désir qui pèsent sur elle, moulée dans sa robe de cocktail. Elle se soustrait à ces deux paires d'yeux pour descendre au parking : elle a oublié son sac à main dans sa voiture, et ses cigarettes sont

à l'intérieur. Elle sent une présence dans son dos, leurs souffles. Les deux hommes sont là. Ce pourrait être intimidant, mais ça ne l'est pas.

Pour la première fois depuis longtemps, celle qui a écrit ces lignes se sent excitée en se relisant. Pourtant pas très féministe, comme fantôme, se dit-elle. Mais elle s'en fout. Elle se figure en Ève, version enceinte de quatre ou cinq mois, encore libre de ses mouvements, incapable de résister à sa fantasmagorie débordante. Ève qui, en son for intérieur, rêve d'être prise par ces quasi-inconnus dans ce parking souterrain. Ève caresse les joues des hommes de ses mains tremblantes. Ses seins et son bas-ventre sont tendus vers eux. Leurs bouches atterrissent sur ses lèvres. Leurs langues sont douces et agiles. Ils soulèvent les lourds cheveux roux, déposent des baisers sur sa nuque, au creux de ses oreilles, sur ses épaules nues. Elle n'est plus que la sensation de leur chair sur sa peau. La femme fidèle s'est consumée dans sa libido. Elle est une autre, une fille de petite vertu qui ne peut réfréner ses ardeurs sexuelles. Quatre mains s'attaquent aux bretelles de sa robe. Le tissu coule le long de son buste, s'accroche sur le ventre arrondi. Ses seins jaillissent, nus et tellement durs qu'ils tiennent tout seuls sur son torse pâle. Deux bouches s'en délectent. Les deux langues, qui étaient contre la sienne quelques secondes auparavant, polissent la surface des mamelons et les font durcir sous leurs allées et venues. Elle ne sait plus laquelle appartient à Pierre, elle ne sait plus non plus comment s'appelle le deuxième homme. Elle s'en cogne. Ils la retournent, elle est penchée en avant, les avant-bras posés sur le capot de sa caisse. La robe tombe sur ses chevilles. Elle n'a plus que ses sandales à talons bleu nuit et sa culotte haute en coton qui remonte sur sa taille. La culotte tombe à son tour. L'air humide du parking lui donne la chair de poule. La minuterie s'éteint. Seule luit la pâle lumière de l'enseigne « Sortie de secours ». Elle éclaire sa chair tendre. Les mains s'aventurent

sur sa croupe et entre ses cuisses. Elle a l'habitude, car son corps enceint passe de main en main au fil des mois. Elle n'a jamais été autant touchée. Mais le contact de ces mains-là, elle en a rêvé, elle l'a désiré. Elle en a mouillé ses draps de sueur et d'autres sécrétions.

Les dix doigts caressent sa fente par-derrrière, du clitoris jusqu'au fond du vagin, où ils la fouillent, d'abord avec délicatesse puis avec entêtement, à mesure qu'elle se cambre pour se faire doigter plus fort. Elle exige un massage des reins. Les quatre mains délaissent sa chatte un moment et viennent lui palper le bas du dos et les cuisses. Ses jambes fuselées, allongées par les sandales à talons, sont écartées pour plus de confort. C'est scandaleux, cette posture. Si on la voyait, c'en serait fini de sa réputation. Elle n'aurait plus qu'à aller pointer à Pôle emploi tant elle aurait honte. Nue sur la machine, à demi allongée sur le capot, elle exige d'être prise. Ils y vont à tour de rôle, en continuant à lui caresser les reins et les hanches. Leurs queues se succèdent. Elle se moque de savoir qui en est le propriétaire. Elle veut juste que l'on accède à son souhait d'être limée comme il se doit. Elle veut décharger les tensions accumulées, celles de tous les commentaires sur son alimentation et son apparence, celles des examens, des prises de sang et des petites phrases, « Tu veux allaiter ? », « Tu accouches où ? ». En se faisant baiser dans ce parking, elle a enfin l'impression de s'accorder du temps. Un massage des entrailles qui fait circuler le plaisir dans ses veines. Mieux que le yoga prénatal. Elle pose une main entre ses cuisses et frotte son clito jusqu'à se faire jouir tout en ramassant les derniers coups de queue dans sa chatte. Ils la font vibrer de l'intérieur. La friction clitoridienne vient rencontrer ces vibrations. Elles se mélangent et inondent ses membres jusqu'à la pulpe des doigts. L'orgasme la fait se cambrer encore plus. La fraîcheur métallique sous ses genoux s'embrase sous le feu de son épiderme fouetté par la jouissance. Ève se repose sur le côté, hors





d'haleine, les deux hommes couchés de part et d'autre d'elle sur le capot de la voiture. Ils la caressent. Sa vision se brouille. Les corps et le bitume s'effacent.

*

Son mec ne lit jamais ses textes. Elle le lui a toujours interdit. Mais un soir, pendant qu'elle dormait, il a dû ouvrir son ordinateur, et ce fichier en particulier. Peut-être pour voir ce qui se trame dans sa tête, pour prendre le pouls de ses désirs en cherchant des indices dans ses petites inventions. Peut-être y cherchait-il ces choses qu'ils n'arrivent pas à se formuler sur leur sexualité. Du moins c'est ce qui a dû se passer, car le vendredi soir suivant, alors qu'ils sortent du restaurant, il lui prend la main en souriant quand ils passent devant une porte de parking. La porte automatique vient de laisser passer une voiture. Elle est encore entrouverte et s'apprête à se refermer. Il l'entraîne à l'intérieur. C'est un dédale de béton et de voitures endormies. Il l'attire à lui contre une voiture et la serre dans ses bras. Elle est surprise par cet accès d'audace, par l'amour que ça représente, de faire tout ça malgré sa pudeur. La surprise fait monter l'envie au creux de ses reins. Elle frissonne. Tout va vite, elle a peur, soudain, qu'on les surprenne. Le désir retombe un peu comme un soufflé. Le visage de son homme parcourt son corps et cherche à se frayer un chemin jusqu'à sa culotte. Elle le laisse faire car elle aime ce changement d'attitude, à rebours de sa prudence habituelle. Elle adore son toucher, sa peau, ses cheveux épais dans lesquels elle passe des doigts amoureux. Elle essaie de se concentrer. La peau de son ventre tire un peu. Il manque de s'étaler à ses pieds, ses genoux contre le sol dur lui font mal. Elle étouffe un rire.

« Chéri, c'est trop mignon, mais viens, on s'en va, on va finir à la maison. »

Ils rigolent de bon cœur et repartent, bras dessus, bras dessous, vers leur nid d'amour, où ils s'écroulent de fatigue. Elle adore qu'il ait désobéi et lu son texte, qu'il ait eu l'idée du parking, qu'il l'ait entraînée avec lui. La seule pensée de cette démarche est presque plus excitante que sa réalisation. D'un point de vue performatif, ça s'est soldé par un flop. Pourtant, elle est encore toute chaude de cette tentative. Dans son fantasme, ça finissait en méga-orgasme sur un capot de voiture. Dans le réel, rire avec la personne qu'on aime en remontant sa culotte, un peu débraillée, c'est aussi très érotique. Finalement, il se pourrait que ses fantasmes les sauvent tous deux de cette distance respectueuse qui s'installait. Ça pourrait devenir un jeu entre eux. À compter de ce jour, elle laisse traîner son ordinateur ouvert un peu partout dans l'appartement, excitée et anxieuse qu'il la lise.

*

Quelques jours plus tard, devant sa table de travail, elle ouvre un autre texte. Elle veut changer de registre pour poursuivre sur la lancée de son excitation, comme on enchaîne des vidéos pornos. Elle plonge dans les images suggérées par les premières lignes. Marianne, quarante ans, se confie à son mari, Nathan. Elle n'a jamais osé lui en parler avant, mais elle nourrit des fantasmes de domination depuis longtemps. Marianne a une forte personnalité. C'est elle qui gère le foyer d'une main de fer. Ce n'est pas pour rien qu'elle s'est choisie un mari docile. Elle fantasme de revêtir une combinaison de cuir pour l'humilier et le voir se traîner à ses pieds. Il l'écoute avec attention. Il est touché par sa confiance et par sa franchise. Leur éducation conservatrice ne leur a pas autorisé beaucoup de fantaisies au lit jusqu'ici. Il a à cœur de faire plaisir à sa femme. Ils y réfléchissent pendant quelques jours. Puis Nathan se décide à

réaliser le fantasme de son épouse. Il le fait sien en regardant des films dans lesquels des femmes humilient des hommes. Il s'en trouve même excité.

Son mec entre dans la chambre. Il se penche et lit par-dessus son épaule. Cette fois, il ne s'agit plus d'une indiscretion effectuée en catimini. Il commence à lire sa prose à voix haute. Elle rougit, tout à coup très gênée qu'il plonge dans son imaginaire en direct. Il rapproche sa bouche de son oreille pour lui susurrer le texte. Elle surmonte sa timidité pour se laisser aller contre son buste. Il l'invite à s'installer sur le lit, l'ordinateur dans une main. Intriguée, elle le suit. Sur l'édredon, elle se love contre son corps chaud, son ventre entre eux. Il continue sa lecture. Elle ferme les yeux, car elle n'ose pas le regarder.

Les yeux clos, elle est Marianne, mais enceinte, capricieuse, une femme à qui l'homme qui l'a fécondée ne refuse rien. Elle exige un long et lent massage des pieds. En même temps qu'il lit, son mec, devenu conteur de rêveries érotiques, lui malaxe la voûte plantaire. Comme Nathan, qui s'exécute dans une attitude servile. L'héroïne porte des bas noirs. Elle s'imagine en porter elle aussi, sous les mains de son chéri. Il appuie fort sur le dessous des pieds, y enfonce les pouces. Puis il manipule les chevilles, un endroit plus érotique qu'il n'y paraît. « Lèche », ordonne Marianne dans le texte. Son mari la regarde. Elle est impériale, dans son peignoir molletonné, la bouche laquée d'un rouge cerise écrasée, les sourcils noirs en forme d'ailes d'oiseau. Est-ce que l'homme du réel va lui lécher les pieds, comme le mari dans l'histoire ? Appliqué, il suit les consignes écrites. Elle en est tout étonnée. Il passe sa langue et sa bouche sur chacun des orteils et sur le cou-de-pied. La langue poursuit sa course sur la cheville, le mollet, puis la cuisse. Elle frissonne en se laissant ainsi découvrir et fusionne avec Marianne.

Dans le récit, celle-ci se lève, ouvre son peignoir. En dessous, elle porte un corset. Elle s'imagine dans ce corset, dont les

lacets ont été desserrés pour faire entrer son ventre rond et ses seins amples. Les bas s'arrêtent à mi-cuisse. Le porte-jarretelles encadre son bassin. Au milieu du réseau de satin, une toison noire. Un entrelacs de fils de soie en bataille. Chaos de velours. Nathan a toujours été dévoué à ce sexe, mais aujourd'hui il est prêt à en faire davantage pour lui plaire. Sa femme le somme de s'agenouiller. Elle l'aide à se déshabiller, pour qu'il soit nu et vulnérable devant elle. Sa peau dorée est parcourue de poils noirs, contre lesquels elle aime frotter sa joue. Il est dans le plus simple appareil, à genoux, soumis. Il guette ses gestes. Mais une partie de lui reste insoumise. Il bande. Elle regarde cette turgescence touchante avec un sourire. Ils se sont mis d'accord sur la suite des opérations. Elle le promène en laisse dans l'appartement, après avoir chaussé des talons aiguilles noirs. Son mari la suit, prosterné aux pieds de cette déesse. Elle le rabroue et lui assène un coup de martinet sur les fesses. Même s'il l'avait deviné, il ne se serait pas douté qu'il aimerait autant ça. Elle roue l'arrière de ses cuisses de claques et caresse l'épiderme rougi. Dans la chambre, elle le fait étendre sur le lit, dos contre le mur. Marianne quitte ses talons, grimpe sur le lit conjugal. Ses jambes gainées de voile noir encadrent son soumis. Il est presque le nez sur la vulve, intimidante.

Le texte est troublant, la voix de son mec tremblote. Elle lui épargne les coups de fouet et la laisse, mais tandis qu'il est assis dans leur lit conjugal à eux, l'ordinateur sur les genoux, elle se redresse sur le matelas pour adopter la même posture que la dominatrice fictive. Elle baisse son jogging, à défaut de bas noirs, et lui présente son sexe. Ce sexe conquérant sous le ventre épanoui par lequel sortira le bébé, conçu dans ce lit. Ce soir, il faut l'honorer. Il se concentre sur la sculpture délicate des petites lèvres. L'ouverture de la vulve laisse apparaître leur asymétrie et leur couleur un peu plus sombre. Elle s'avance vers son visage. Elle est debout, il est sous son corps imposant. C'est



elle la plus forte, la dominante en cet instant. Elle se caresse face à lui. Elle branle son clito et lui impose la vision frontale du ballet de ses doigts agacés. Lui n'a pas le droit de se toucher. Il continue de lire à voix haute, mais elle va bientôt le faire taire en l'étouffant avec son buisson ardent. Elle écarte les cuisses et s'avance encore pour finir par se tenir au mur. Elle plie les genoux et vient se poser sur sa bouche. « Lèche. » Elle n'est pas tout à fait avachie sur lui. Elle gaine encore les jambes pour le laisser respirer. Il sort sa langue et, habilement, la fait battre contre le clitoris durci sous les poils. Elle coule sur sa bouche, cyprine et salive mêlées. Elle renverse la tête en arrière. Les sourcils noirs de Marianne se froncent. Les siens aussi. Deux ailes de corbeau. La bouche cerise s'ouvre. « Encore. » La langue bat la chamade contre le clitoris, qui bat lui aussi au diapason de son cœur affolé. Elle resserre les jambes autour du visage de son homme. Presse ses joues et sa bouche, comme pour le posséder. Puis elle desserre son étau, lui accorde quelques secondes de répit. Il reprend son entreprise de lui faire l'amour avec la langue. Il a arrêté de lire. Les gouttes coulent sur son menton. Elle l'aime plus que tout et le lui fait savoir en se cabrant sur sa bouche ouverte. Ses mains plaquées contre le mur se raidissent, telles deux serres d'aigle. Ce visage ouvert sur son intimité lui sert de perchoir et elle s'agite de plus en plus sur lui. La peau du ventre est tendue à craquer. Les seins s'échappent à demi du corset imaginaire sous ses gestes d'oiseau fou. La soumission de son conjoint fait grimper l'intensité de son ressenti. Le cerveau s'agite, lui aussi. Des zones inconnues s'allument. Entre ses jambes, les muqueuses de Nathan et de son homme fusionnent avec les siennes. Un long spasme la foudroie, tant sa jouissance est violente. Marianne retombe sur le lit dans un fatras de plumes. Elle aussi. La tornade est passée. Elle se blottit dans le creux de son nid, dans les bras de son soumis. Ses cheveux sont emmêlés. Leur voyage dans le petit scénario SM a

rosi ses joues. Son ventre et ses seins sont encore plus épanouis que d'habitude. C'est comme si la jouissance les avait autorisés à prendre de l'ampleur. Elle respire. L'air parcourt ses organes. Ses muscles se relâchent. La bouche de l'homme à côté d'elle luit encore des traces de mouille.

« Ça se terminait comme ça, dans l'histoire ? » demande-t-il.
Elle murmure que oui en l'embrassant.

*

L'ordinateur a été abandonné au bout du lit. Elle l'attrape pour lire un autre texte. Tout ce qu'elle a écrit avec nonchalance ces dernières années lui semble tout à coup être le combustible parfait pour relancer leur sexualité. Cette fois, c'est elle qui se met à lire à voix haute, le feu aux joues. Faire lire sa prose porno à son conjoint, c'est finalement presque aussi intime que de lui donner son sexe à manger. Son regard s'illumine en écoutant ce nouveau récit. Il est accroché à sa voix. Lui qui disait ne pas avoir de fantasmes en particulier, du moins pas de ceux qu'il ait envie de partager, paraît désormais captif de cet imaginaire qu'elle croyait garder pour elle-même à jamais.

C'est le récit de Léo, trente-trois ans. Il se fait entreprendre par Anna, une fille peintre en bâtiment. Il l'a embauchée pour refaire les peintures de sa nouvelle maison. C'est le schéma inverse de la femme au foyer qui louche sur le plombier. C'est assez drôle à faire, prendre le scénario de base d'un porno vu et revu et le tordre dans le sens que l'on veut. On peut faire ça à l'infini et inventer les combinaisons les plus abracadabrantes. Le plombier est remplacé par la peintre en bâtiment. La camionneuse de soixante ans prend un jeune autostoppeur sur la nationale. La femme mariée se harnache avec un gode ceinture pour prendre son amant. L'homme bien rangé bande de se faire uriner dessus en costume de lapin blanc. Elle pourrait

se laisser aller à tous les travestissements permis par son cerveau en ébullition de femme enceinte.

Tout en lisant, elle s' imagine dans le décor de la maison en chantier de Léo. Anna porte un bleu de travail dézippé sur une poitrine généreuse sans soutien-gorge. Des taches de peinture blanche constellent sa combinaison. Elle est canon, avec sa crinière bouclée. Léo a un regard bleu aussi translucide qu'une piscine en été, un corps très mince. Anna tourne autour de lui avec son matos. Elle installe ses bâches et lui montre des nuanciers pour discuter de la couleur des murs. Elle le relèque sans retenue. Ça le trouble. Elle n'ose pas lui demander s'il est en couple, mais ça lui brûle les lèvres. Quoiqu'elle se fiche pas mal de l'existence d'une officielle. Elle a envie d'être étreinte dans l'odeur de peinture. Elle vient de mettre fin à une relation et aspire à être enlacée. À s'oublier dans du sexe tendre auprès d'un corps émouvant.

Léo vient tous les jours sur le chantier pour voir l'avancement des travaux. La pièce à vivre est ouverte sur le jardin. Il y sort pour prendre le soleil avec un thermos de café. Il lui en propose et ils s'assoient dans l'herbe cuite par la chaleur. Elle est fatiguée. Elle s'allonge et pose la tête sur ses cuisses. Il est à peine surpris par ce geste familial. Il passe ses mains dans ses cheveux. Elle sent des picotements délicieux sur son cuir chevelu. À eux seuls, ils pourraient lui donner un orgasme. Un frisson la parcourt tandis qu'il malaxe son crâne. Elle ferme les yeux. Il promène ses doigts fins sur ses paupières closes, sur la ligne des sourcils, le front, la pulpe des lèvres. La sensation subtile de ce toucher est comme reliée à son clitoris et la fait mouiller.

Son mec l'interrompt dans sa lecture et lui propose de faire la même chose. Il jouera l'employeur, elle la peintre. Ils iront dans une maison en chantier avec un jardin. Il y en a une derrière chez eux. Ils s'imaginent s'y introduire un dimanche, comme des gosses qui vont sauter dans la piscine d'inconnus partis en vacances.

Le dimanche suivant, ils marchent vers cette maison en travaux. Ils sont quasiment sûrs de n'y trouver personne. Ils passent par-dessus le portail, la peur au ventre. L'adrénaline fait pulser le sang à leurs tempes. Ils contournent le petit pavillon et se retrouvent dans un carré de jardin baigné de soleil. Les baies vitrées laissent voir un intérieur désert, couvert de bâches. Elle a envie de lui. Elle s'assoit dans l'herbe, pose la tête sur sa cuisse. « Mais enfin, que faites-vous, Anna ? » demande son mec en riant.

Elle se tourne vers lui, soulève son T-shirt et dépose des baisers sur son ventre. Elle a envie de le caresser avec sa bouche. Elle sent la barre de son érection tout près de son visage. Fait sauter le bouton de son jean et sort son sexe. Elle l'avale avec langueur, lenteur, passe sur toute sa longueur gonflée de désir. Elle est Anna. Elle est cette femme avide de tendresse en train de sucer son employeur, dont le corps la bouleverse. Mais elle est aussi Léo. En pensée, elle s' imagine à sa place. Elle se représente avec une queue bandante sous son ventre enceint, en train de regarder la tête bouclée d'Anna la prendre dans sa bouche. Elle imagine la sensation de ses lèvres sur ce sexe dardé vers elle, tel un très gros clitoris. Elle s' imagine la prendre en levrette sur la pelouse. Se prendre elle-même. Dans l'histoire, Anna grimpe sur Léo à califourchon et, tout en s'empalant sur sa queue, elle frotte son ventre, ses seins et son clitoris contre son partenaire. La sueur fait glisser leurs deux corps. Leurs sexes sont coulés l'un dans l'autre. Elle ouvre les yeux et c'est ce qu'elle est en train de faire. Elle sent son mec au fond d'elle en même temps que son clito s'embrace contre son bas-ventre. Elle est Anna, en train de le chevaucher, puis elle est lui, son homme, ou Léo, qui la regardent s'ébranler au-dessus d'eux. Elle est tous ces personnages à la fois. Son imaginaire rencontre enfin sa sexualité réelle. C'est explosif. Ses cheveux tombent devant son visage extatique et caressent la peau du torse de l'homme qu'elle aime.



Leurs bras se scellent autour du corps de l'autre. Elle jouit, couchée sur lui, seins écrasés sur son buste. Il a le visage recouvert par sa tignasse blonde. Il sent les contractions folles de son périnée et ça le fait jouir lui aussi. Elle imagine la jouissance d'Anna qui est devenue la sienne, la double stimulation du clitoris et de la pénétration menant à l'extase. Et celle de Léo, pris dans la chatte puissante d'Anna. Elle tient son homme en elle comme si elle avait une main entre les jambes. Leurs sucs se répandent sur l'herbe jaunie. Leur coït se termine comme dans la nouvelle qu'elle lui a lue à la maison.

Ils se regardent et s'émerveillent de leur soudaine liberté. L'herbe est froissée autour d'eux. Elle aimerait reposer pour toujours sur cette pelouse sèche, à regarder le ciel bleu clair dans ses vêtements à demi arrachés par lui et roulés sous son ventre. Elle s'étire sur le sol, à quatre pattes. Sa silhouette est renversante. Les voisins doivent les mater par la fenêtre. Ils n'y ont même pas pensé. Elle se couche contre le père de son enfant, encore tremblante. Il l'admire, la prend dans ses bras, pose les mains sur son ventre. Il s'agenouille entre ses cuisses pour embrasser la peau tendue et lève vers elle des yeux brillants.

À l'intérieur d'elle, dans son utérus, elle ressent pour la première fois comme des battements d'ailes.

